

A Bordeaux, le FAB voyage, de Tchekhov à la Tchèque

Le festival pluridisciplinaire, jusqu'au 22 octobre, se veut ancré dans la création et le monde actuels.

Le festival Novart de Bordeaux, 13 ans d'âge, a fait peau neuve. Il a fusionné avec une autre manifestation, Des souris, des hommes, qui était sans doute plus interdisciplinaire, pour devenir le FAB, Festival international des arts de Bordeaux Métropole, lequel s'est ouvert le 1^{er} octobre et se termine samedi 22 octobre - à l'exception de l'exposition « Creative Memory. La Mémoire créative de la révolution syrienne », qui se poursuit jusqu'au 25 octobre.

Pendant ces trois semaines, le FAB a proposé une programmation bien pensée et de bonne tenue, que sa nouvelle directrice Sylvie Violan a voulue « pluridisciplinaire, à la fois internationale et bâtie en lien avec les partenaires locaux, et vraiment ancrée dans la création contemporaine et le monde d'aujourd'hui » - bien dans la tendance actuelle, autrement dit.

Pour Sylvie Violan, directrice du FAB, la programmation est « pluridisciplinaire, à la fois internationale et bâtie en lien avec les partenaires locaux »

Les Bordelais ont ainsi pu voir, au fil de ces trois semaines, *La Nuit des taupes*, de Philippe Quesne, présenté en avant-première avant le Théâtre des Amandiers de Nanterre, *Bovary*, de Tiago Rodrigues, *Hearing*, de l'Iranien Amir Reza Koohestani, *Rumeur et petits jours*, du Raoul Collectif, ou *Corbeaux*, de Bouchra Ouizguen.

Sylvie Violan a aussi souhaité placer un accent sur le Moyen-Orient et notamment sur la Syrie. Elle a donc confié la dernière création du festival à deux auteurs de Damas réfugiés à Bordeaux, Amre Sawah et Abdulrahman Khalouf, qui ensemble ont écrit et mis en scène *Sous le pont*, un spectacle sur l'exil et l'asile qu'ils jouent, vendredi 21 et samedi 22 octobre, sous le pont de l'Estacade à Cenon (banlieue de Bordeaux).

Focus sur la Syrie

L'autre point fort de ce focus est l'installation Creative Memory, qui expose pour la première fois une partie du matériel collecté depuis le début de la guerre en Syrie par la graphiste et journaliste Sana Yazigi : des œuvres d'artistes, professionnels ou non, qu'elle diffuse sur son site Internet (Creative-memory.org) pour dire une autre Syrie, celle qui vit, rêve et pense encore, malgré tout.

On peut ainsi voir dans l'exposition des images de ces peintures murales qui sont apparues dans les villes, trouant les ruines de leurs couleurs et de leur poésie. Mais aussi des caricatures, des dessins satiriques, des photos... Et une belle installation documentaire multimédia de la scénographe syro-palestinienne Bissane Al-Charif, *Mémoire(s) de femmes*, qui raconte le parcours de quatre femmes exilées depuis le début de la révolution, à travers le souvenir qu'elles ont de leurs maisons perdues.

Le festival a aussi proposé, sur la fin, deux vraies découvertes, avec les premières françaises de deux compagnies (encore) inconnues dans l'Hexagone, les Tchèques de la Spitfire Cie et les Irlandais de Dead Centre.

Théâtre très physique et visuel

Les premiers comptent parmi les compagnies les plus pointues de Prague et tournent dans le monde entier avec leur théâtre très physique et visuel. Au Glob Théâtre, ils ont présenté *Antiwords*, un spectacle librement, très librement, inspiré d'*Audience*, une pièce de Vaclav Havel. Avant d'être président de la Tchécoslovaquie, il a été écrivain, dramaturge et dissident. En 1974, alors qu'il était une figure de l'opposition dans la République socialiste, il s'est fait embaucher dans une brasserie de Trutnov, où il a travaillé pendant neuf mois, pour un salaire de misère. A la sortie, il a écrit cette pièce, où il se met en scène sous les traits de Vanek, dramaturge censuré par le régime, qui roule des fûts dans une petite brasserie et qui, un jour, est convoqué par son patron ivre, qui lui tient des propos de plus en plus débridés et vulgaires.

Audience a été une pièce emblématique de la dissidence en Tchécoslovaquie. Mais c'est peu de dire que les artistes de la Spitfire Cie, qui ne viennent pas pour rien du pays de Kafka, la montent à leur manière - explosive - et qu'elle parle pour aujourd'hui. Pendant une heure, les deux formidables actrices-performatrices, le visage couvert d'énormes masques cuivrés représentant la tête d'un homme de pouvoir banal - auquel on peut trouver une ressemblance avec Alain Juppé -, échangent les deux rôles de l'écrivain et du patron, au fil d'une beuverie où éclate le sens de l'absurde (tchèque, donc) de la compagnie. Et c'est une autre forme d'oppression, très contemporaine, qu'ils brocardent ici : celle de la négation de la culture et de la pensée qui chaque jour progresse, sous les coups de butoir de dirigeants populistes.

Les Irlandais de Dead Centre offrent une version iconoclaste et réjouissante de la première pièce de Tchekhov, « Platonov »

Autre voyage, autre univers, avec les Irlandais de Dead Centre, une compagnie fondée à Dublin en 2012 par Bush Moukarzel et Ben Kidd, et dont les premières créations ont également beaucoup tourné dans le monde anglo-saxon. Avec *Chekhov's First Play*, présenté au TnBA (Théâtre national Bordeaux-Aquitaine) du 19 au 21 octobre, ils offrent une version pour le moins iconoclaste et réjouissante de la première pièce de Tchekhov, *Platonov*. C'est comme s'ils déconstruisaient la déconstruction, ces jeunes artistes qui visiblement ont vu tout ce que le théâtre européen offre comme nouvelles formes ces dernières années.

Au premier abord, pourtant, leur mise en scène de Tchekhov ressemble à beaucoup d'autres, avec ses acteurs en costumes 1900 parlant pour ne rien dire autour d'une longue table. Oui mais... Le décor de la maison, on s'en rend compte tout de suite, a l'air un peu trop en trompe-l'œil. Et nous, les spectateurs, sommes munis d'un casque audio par lequel un vrai-faux metteur en scène nous livre ses commentaires sur le théâtre de Tchekhov et sur la représentation, qui va bien entendu dérapier. Le décor sera défoncé à coups de masse, l'illusion théâtrale sapée de toutes parts, pour revenir à l'essentiel du théâtre : des êtres mis à nu, égarés face à l'inquiétante étrangeté de leur identité.

Fabienne Darge